

Les paysans : en finir avec la légende

Les Français ont été ceci, les Français ont fait cela... Depuis cinquante ans les jugements sur les attitudes collectives sous Vichy et l'occupation accumulent les approximations hâtives et les clichés simplificateurs.

Le phénomène est particulièrement marqué quand il touche les réactions du milieu rural et plus encore les comportements supposés des paysans.

Renforcés par les vieux préjugés qui encombrant la mémoire diffuse des citadins et par le souci obsédant du ravitaillement, des amalgames et des généralisations sommaires ont associé le monde des campagnes à tout un ensemble de traits peu reluisants. Les paysans ont été grossièrement identifiés à toute une série d'images négatives, parfois offensantes : au camp des plus fidèles soutiens du maréchal Pétain et de son régime, à un long attentisme calculateur, aux égoïsmes et aux profits du marché noir, aux lessiveuses pleines d'un argent scandaleusement amassé, parfois même aux sales pratiques de la délation et aux compromissions par intérêt avec l'occupant.

Depuis de nombreuses années, de multiples travaux ont montré combien il était hasardeux, au moins pour la période des années noires, de vouloir faire de l'appartenance à un groupe social ou de l'intégration dans un milieu de vie la cause déterminante des comportements.

Aucune catégorie de Français n'a eu le monopole de l'héroïsme ou de la lâcheté et les divergences dans les choix politiques ne suivent pas, mécaniquement, la ligne de partage entre villes et campagnes.

Aussi, pour les paysans, comme pour n'importe qui d'autre, la caricature, en amplifiant des cas d'espèce, ne peut que traduire une vision déformée et polémique de la réalité. On sait aujourd'hui à quel point, pendant cette période troublée, le temps a fait son effet sur les esprits et entraîné des évolutions décisives ; on sait surtout à quel point les situations pouvaient être diverses, contrastées et changeantes, parfois même à l'intérieur d'une même région, à très peu de distance. Tout indique qu'il s'agit de problèmes complexes, où la vérité ne peut pas se satis-

faire de schémas rudimentaires. S'il est vrai que la mise en évidence de quelques grandes tendances dominantes n'exclut pas les exemples contradictoires ou les inévitables exceptions, l'arbre ne doit pas cacher la forêt.

Cela dit, pour qui s'en tient à une vue d'ensemble, les populations paysannes du Quercy, comme celles du Limousin, des Cévennes, de Haute-Loire, de Haute-Savoie, du pays breton et de bien d'autres régions de tradition rurale, offrent des exemples de comportements très éloignés de la grisaille des stéréotypes habituels.

Il ne s'agit pas de nier certains aspects du passé et de tout repeindre en rose, en rejetant un mythe pour en inventer un autre. Comme partout en France, dans le climat d'abattement et de confusion qui suit le terrible choc de la défaite, les paysans du Lot, catholiques, républicains et profondément pacifistes, ont partagé, dans l'illusion, la ferveur des premiers mois à l'égard de Philippe Pétain.

A l'égard d'un vieux maréchal qui exaltait la France saine et vertueuse des temps pré-industriels, et qui proclamait qu'après avoir été à la peine, le paysan devait enfin être à l'honneur.

Comme partout, ils n'ont pas été insensibles à une propagande habile qui flattait leur amour-propre, prônait le retour à la terre et faisait de cette terre une valeur sacrée - "la patrie elle-même" - et du paysan le modèle idéal du citoyen, la garantie fondamentale de "l'existence et de la sauvegarde du pays". Mais, de multiples témoignages et documents l'attestent, s'ils ont cru plus ou moins longtemps à l'illusion maréchaliste, c'est sans transiger sur l'essentiel, c'est en restant fidèles, quelles que soient les circonstances, à un patriotisme viscéral.

Dès la rencontre de Montoire qui officialise, en octobre 1940, la voie de la collaboration, sans jamais varier et sans équivoque, les paysans du Lot n'ont cessé d'affirmer leur opposition à toute forme

d'entente avec un occupant qui restait, à leur yeux, l'envahisseur et l'ennemi séculaire.

Ancrés dans leurs convictions, ces paysans ne pouvaient, au moment du choix, que se retrouver en majorité aux côtés de la Résistance et participer à son développement.

Certains s'engageront de manière active dans diverses organisations et militeront, par exemple, au sein de la CGA clandestine (Confédération Générale de l'Agriculture) dont les premières réunions secrètes pour la Zone Sud se tiennent aux Quatre Routes.

Les plus nombreux vont œuvrer à leur façon habituelle, sans tapage ni coups d'éclat, dans l'anonymat du cours ordinaire des choses, à travers une multitude de gestes obscurs et quotidiens. Une complicité constante et des solidarités silencieuses sans lesquelles rien n'aurait été possible.

Leur rôle devient essentiel à partir de 1943 quand il s'agit de cacher et d'accueillir des réfractaires au STO puis, peu après, quand les maquis grossissent et que la lutte armée s'engage. Il faut bien rappeler une évidence, trop souvent oubliée, parce que peu spectaculaire et rarement revendiquée : des groupes d'hommes armés ne peuvent pas subsister dans la clandestinité sans être acceptés par leur environnement et sans tout un réseau d'entraides.

Aussi habiles et organisés soient-ils, ils ne peuvent pas passer inaperçus et vivre de l'air du temps. Sous peine de destruction, et en permanence à la merci d'une vulgaire dénonciation, le maquis doit s'intégrer dans le milieu qui lui sert de refuge, recevoir du ravitaillement, bénéficier de tout un ensemble d'aides matérielles, de renseignements, de connivences incessantes et d'appuis extérieurs.

La présence durable de maquis en zone rurale et les contacts obligatoires qui en découlent, ce qui fut la règle générale dans le Lot de l'automne 1943 à l'été 1944, impliquent non seulement que la population

vive en bonne intelligence avec les clandestins, même si des frictions ont pu se produire, mais qu'elle assure à leur profit nourriture, sécurité morale et protection.

Les systèmes d'alerte dans les campagnes, les malades ou les blessés soignés et cachés, et surtout le mutisme obstiné face aux interrogatoires des autorités ou des forces de répression, silence qui a pu conduire à la déportation ou à des représailles tragiques, constituent un des soutiens essentiels à la Résistance et une des manifestations majeures des liens qui se sont tissés avec elle.

Les défilés de Résistants, le 11 novembre 1943, devant les monuments aux morts de plusieurs villages du Lot, ou l'image superbe des dizaines de chars à bœufs transportant les containers de l'immense parachutage du 14 juillet 1944 sur le Causse de Loubressac, témoignent ouvertement de la solidarité paysanne.

Une solidarité que les ruraux vont payer très cher, cibles désignées aux actions de terreur aveugle que les Allemands et leurs complices mènent contre les populations civiles du département à partir du printemps 1944.

Sans parler des déportations, des fermes détruites ou des villages incendiés, sur plus de 70 lieux recensés où l'on compte des victimes des troupes d'occupation, l'immense majorité est constituée de noms de modestes villages, parfois de simples hameaux.

Loin des idées toutes faites, et souvent mal faites, les réalités de l'histoire répondent ainsi aux injustices des mémoires oubliées.

Pierre LABORIE,
Professeur,
Université du Mirail Toulouse.
Historien de la Résistance.